

« Tu as voulu que ton Fils fût crucifié » ?

Le dimanche 13 avril, à la messe télévisée dans le couvent de l'Arbresle, la prière d'ouverture fut plutôt surprenante. Tout avait pourtant bien commencé ; le mot d'introduction situait la célébration des Rameaux dans le contexte tragique des événements en Irak : Dieu, chacun veut se l'annexer, le mettre au service de sa cause, **il serait temps de faire un peu silence sur « Dieu »**. Comment ne pas souscrire ! Après la procession et son chant d'acclamation à Jésus « notre Chef et notre Roi » vint l'oraison qui précède les lectures. Et là, on s'est retrouvé brusquement dans un autre contexte : « *Dieu éternel et tout-puissant, tu as voulu que ton Fils meure pour nous sur une croix...* ».

Cette oraison, toujours au rituel de la messe du mercredi saint (cf le livret « Magnificat » de la Semaine sainte, page 64), pose tout de même une question d'éclairage théologique et de pertinence pastorale. Un ami liturgiste et curé de paroisse m'a confié jadis son étonnement. « Comment peut-on faire dire à Dieu, le Père plein de tendresse, qu'il a « voulu » le crucifiement de son Fils bien-aimé ? » Me vient aussi en mémoire une réflexion publiée récemment dans le courrier des lecteurs de « La Croix » ; une dame écrivait à propos du sacrifice d'Abraham : « Attention, il y a des enfants qui écoutent ! « Dieu dit à Abraham 'Prends ton fils, ton unique, et va le sacrifier...' » Bien sûr, nous savons la fin de l'histoire ; tout le récit veut prouver que notre Dieu n'est pas un Moloch... Mais ne sommes-nous pas trop habitués à certaines expressions bibliques, au point d'en oublier le côté équivoque, voire scandaleux ?

Alors, Dieu aurait « voulu » que son Fils fût crucifié ? Même pour nous sauver, ça donne du Père un visage insupportable. Même avec l'argument de la « cause première », -Dieu à l'origine de tout- ça ne passe pas non plus. Dans des raccourcis naïfs, on attribue à Dieu tellement d'in vraisemblances ! J'ai envie de dire : sur ce Dieu-là aussi, faisons un peu silence !

Il faut avouer que des textes forts nous questionnent.

Jésus, à Gethsémani, supplie son Père : « *Tout t'est possible, éloigne de moi ce calice. Cependant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.* »... Alors, le Père tout puissant voudrait directement ce calice ? L'obéissance du Christ jusqu'à la mort sur la croix (Phil 2) doit-elle être interprétée comme une soumission incontournable et pleinement consentie à un impératif divin prononcé de manière aussi odieuse que gratuite ? On en arrive alors à un fatalisme difficilement compatible avec la liberté que Dieu veut aussi pour chaque homme face à son devenir.

Je trouve éclairante la notion d'obéissance présentée par Jean-Noël Bezançon dans son livre « Dieu n'est pas bizarre ». Pour Jésus, comme pour tout fils d'Israël, obéir, c'est « se tenir à l'écoute », « obaudire » en latin, en référence au Deutéronome : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique. Tu l'aimeras de tout ton cœur... ». Obéir par amour, c'est à chaque instant faire le choix entre Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu : le pouvoir, l'avoir, etc... Dire oui à Dieu, c'est implicitement dire non aux choses et aux personnes qui détournent du Dieu d'amour en qui l'on croit. Ces idoles, ces déviants peuvent être à la limite, « les grands prêtres, les scribes et les anciens » quand leur conception de la religion, de la théologie ou de la sagesse fait écran et barrage au Dieu révélé par Jésus de Nazareth. Ce sont tous ces ennemis, nous compris, avec la part de mal que nous portons, qui ont voulu son crucifiement, et le Père n'est pas intervenu de manière spéciale pour que son propre Fils échappe à

l'inéluctable d'une condamnation, pas plus qu'il n'intervient près des autres humains affrontés à des combats semblables menés au nom de la vérité. Etant de condition humaine, le Fils de l'homme a vraiment tout pris de ce qui fait le tragique de nos vies.

Il y a aussi tous ces textes d'Isaïe sur le Serviteur souffrant, lus pendant la semaine sainte : « *Il a plu à Dieu de le broyer par la souffrance...* »

Il y a encore le psaume 39 et l'exégèse qui en est faite par l'épître aux Hébreux, un texte inspiré ! « *Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation, alors j'ai dit : voici, je viens pour faire tes volontés. Mon Dieu, je me suis plu dans ta Loi...* » Le psalmiste se réfère aux prophètes, qui faisaient dire à Dieu : j'ai en dégoût vos sacrifices de béliers et de bœufs ; ce qui me plaît c'est que vous soyez fidèles à mon alliance.

Mais l'Épître aux Hébreux ajoute une glose qui récupère le côté sacrificiel de la démarche : « *Tu ne voulais ni sacrifices ni holocaustes, alors j'ai dit : voici je viens ; tu m'as façonné un corps...* » Et Jésus devient le sacrifié voulu par le Père, l'holocauste unique qui remplace les anciennes offrandes sans altérer le bien fondé du sacrifice réparateur!

N'est-ce pas le même style de commentaire que nous entendons habituellement à propos du sacrifice d'Abraham ? On nous dit : par respect pour la vie humaine, Dieu n'a pas voulu la mort sacrificielle d'Isaac, mais pour nous sauver, il sacrifiera lui-même un jour son propre Fils. Comment un tel Dieu serait-il crédible ?

Tant que l'on reste dans cette perspective, la foi au Christ continue à s'exprimer dans un contexte religieux qui court-circuite le côté novateur de l'événement christique. Serait-ce donc en vain que le rideau du temple se déchira au moment où le Fils de Dieu rendit l'esprit ? Si la nouveauté radicale du Ressuscité n'a pas changé notre regard sur le Père, alors, quelque part, notre foi est incomplète, nous n'avons pas franchi le seuil de l'Alliance nouvelle.

Dans son homélie des Rameaux 2003, Joël Dutreuil, pasteur à Limoges, éclaire singulièrement le passage de Marc 11,11 : Après l'accueil festif à Jérusalem, « *Jésus entra dans le Temple et, après avoir tout regardé autour de lui, il sortit pour aller à Béthanie avec les Douze* ».

« Jérusalem, c'est fini, écrit J.Dutreuil, Jésus regarde une dernière fois un monde qui disparaît et ne reviendra plus. Le Temple et les sacrifices ; le lieu très saint... Dieu n'est plus enfermé dans le Temple... C'est le temps nouveau, celui où Dieu vit là où les hommes vivent. Et Jésus se retire à Béthanie, avec Marthe, Marie, Lazare, ses quelques disciples. Il quitte Jérusalem pour choisir Béthanie : c'est cela l'événement des Rameaux... Cette séparation marque la fin d'un monde, un monde qui n'en finit toujours pas de mourir, celui de l'enfermement de Dieu dans les murailles d'une ville, d'un Temple, derrière un épais rideau où viennent le visiter quelques uns, qui servent d'intermédiaires entre lui et son peuple, qui parlent à sa place, qui le font taire... Jésus est à Béthanie, au milieu des siens. Nous habitons Béthanie ».

Il me semble que ce Dieu-là et ce Christ-là parlent à nos contemporains ; plus que l'idée d'un Dieu revanchard ou sadique, exigeant un sacrifice réparateur ! Ce que Dieu a voulu, c'est que son Fils manifeste en toute circonstance une fidélité irréprochable à la Loi d'amour qu'il a lui-même enseignée. Le « *Tu aimeras de tout ton cœur ton Dieu et ton prochain* » entraîne inévitablement une attitude non violente qui laisse désarmé celui qui pratique une telle exigence. Dans la confrontation avec les puissants, il est automatiquement perdant aux yeux de ceux qui adoptent la logique du « Prince de ce monde ».

Le côté victoire –post mortem- demeure malheureusement fermé à nos regards, et nous sommes voués au pari audacieux -insensé ?- de croire sans avoir vu.

Nous reste le témoignage de ces quelques Galiléen/nes et Judéen/nes d'il y a deux mille ans. L'espace d'un instant, d'une étincelle dans l'immense histoire du cosmos, ils ont vu de leurs yeux vu Celui qui nous maintient debout et nous redonne Souffle. Pierre dit de lui : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a sauvé de la mort ». Non pas qu'il lui ait épargné la mort, mais il lui donne pleine vie par delà le tombeau.

Jésus sauvé. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés », dit St Paul. Sauvé non pas par lui-même (rappelons-nous les moqueurs au pied de la croix : « Sauve-toi toi-même ! ») mais sauvé par son Père, LE Sauveur.

Jésus Sauveur ? Oui, sauveur parce que d'abord sauvé. « *Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus... Il l'a élevé en faisant de lui le Chef, le Sauveur, pour apporter à Israël la conversion et le pardon des péchés.* » (Act 5, 31). Premier-Né d'entre les morts, il est salué comme « l'Aîné d'une multitude de frères », le « Prince (archêgon, l'initiateur) de la vie » (Act 3,15). La puissance de résurrection émanant de l'Esprit du Père l'a définitivement transfiguré ; cette même gloire nous est promise à nous aussi, et elle nous atteint déjà fondamentalement par la vertu des sacrements. Dès maintenant Jésus vivant nous sauve du désespoir existentiel que tout se termine au moment de la mort biologique. ; il sème au plus intime la lumière d'une espérance. Comme au temps de sa vie terrestre, sa puissance de guérison nous libère des forces du mal qui ferment l'humain à la dimension de l'agapê, cet amour parfait qui subsistera pour toujours.

Grâce à lui, d'innombrables croyants voient leur horizon sous un soleil nouveau. Paradoxalement, ils ne vivent pas l'illusion d'un long fleuve tranquille, mais, envers et contre tout, ils gardent foi et se laissent guider par le chant discret d'une source d'eau vive, jaillie du Père et qui ramène vers le Père. Trésor sans prix confié à des vases d'argile. Suprême inconfort d'une existence qui oscille entre deux extrêmes : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Claude Bernard 24 avril 2003